

## CHAPITRE II

ARTHUR AST

### L'ŒUVRE ENTRAVÉE

Quelques jours avant Noël 1919 le vieux curé de Habstatt, René Eilig, rentra au presbytère après une « urgence ». C'était ainsi qu'il nommait le sacrement de l'extrême onction qu'il apportait aux mourants du village. L'horloge du clocher sonnait onze heures moins le quart.

- Allez! Retourne en classe ! dit-il à l'enfant de chœur qui venait de l'assister.

Dans le vestibule il accrocha au porte-manteau, sa barrette noire à quatre cornes, sa pèlerine, l'étoile brodée de fils d'or et le surplis. Il déposa le porte-sacrement avec quelques hosties consacrées et le Saint-Chrême dans l'armoire de l'entrée. Cela lui évitait, la nuit, dans le cas d'une urgence de courir jusqu'à l'église. René Eilig avait soixante-douze ans. Il les portait bien. On sonna à la porte d'entrée :

- Votre signature, Monsieur le curé ! cria le facteur.

- N'est-ce pas une erreur ! dit-il en voyant le timbre allemand.

- Un Allemand plein de remords qui lègue ses biens à l'église !

Ironisa le facteur en s'éloignant.

René Eilig déchiffra non sans peine la fine écriture gothique de l'expéditeur :

*Konrad Kralle - Hôtel Lorelei - Bingen*

« *Que me veut cet homme ?* »

*Bingen, la Saint Nicolas 1919*

Monsieur le Curé,

Pour les raisons que vous connaissez, je n'ai pas pu mener à terme mon enquête sur la mort de Mademoiselle Elise Ast, née le 24 août 1894 à Habstatt.

Monsieur le curé, vous avez baptisé Elise Ast, vous étiez son confesseur, vous l'avez enterrée. J'ai toutes les raisons de croire que vous êtes le détenteur d'importantes informations que vous n'avez pas le droit de révéler, car vous êtes tenu par le secret de la confession.

Voici, Monsieur le curé, ce que vous savez d'elle, ce que vous devez taire au nom de l'Eglise :

1) Elle portait dans son sein un enfant de M. Henri Haegely. L'autopsie, en effet, prouve que la conception eut lieu vers la mi-novembre 1917. Or, du 1er au 15 de ce même mois, j'étais aussi pensionnaire de l'établissement Bellevue. Là, j'ai rencontré Elise Ast en compagnie de son prétendu oncle, Monsieur Haegely.

2) Elise Ast a été assassinée. L'autopsie a permis de déterminer la cause de sa mort. Elise Ast a absorbé un poison extrêmement violent, de l'acide prussique, introduit, semble-t-il, dans un chocolat initialement enveloppé dans du papier portant la griffe du chocolatier Leckermann de Bâle. Si elle s'était suicidée, elle n'aurait pas eu besoin de dissimuler le poison avant de l'avaler, La façon dont elle est tombée dans le pigeonnier, montre aussi que la mort l'a surprise : elle venait d'ouvrir le sachet contenant le blé pour en jeter quelques poignées aux oiseaux, lorsqu'elle a découvert les chocolats que M.Haegely avait fait glisser dans le paquet. Elle en a croqué un et s'est effondrée, le sachet ouvert sous le bras. Tobie Gutknecht, est-il impliqué dans le meurtre?

3) Pourquoi M.Henri Haegely est-il le suspect numéro un ? Marthe Peter qui nettoyait le bureau de Monsieur Haegely a avoué trouver fréquemment dans la corbeille des papiers de chocolat portant le nom de Leckermann. L'aide-chimiste, François Barmann, a confirmé la présence de flacons d'acide prussique dans le laboratoire de l'usine. Qui pouvait être mieux placé que Monsieur Haegely pour aller recueillir un peu de ce liquide ? Mais quelles raisons avait-il de tuer ? La grossesse n'est pas le mobile du crime : vous devez le savoir, pour les avoir entendues en confession, que Monsieur Haegely s'arrangeait toujours avec les femmes qu'il avait engrossées. Oui, pour quelle raison aurait-il pu tuer ? Je vais, sans doute, vous apprendre ce que vous savez déjà, Monsieur le Curé,

puisque j'ai puisé mes renseignements dans le registre des baptêmes : six Elise en 1898, neuf en 1899, treize en 1900. Le prénom François était aussi très répandu à cette époque. Avec la gourmante gravée systématiquement au nom d'Elise, Haegely imposait un prénom auquel il semblait tout particulièrement tenir, pour des raisons que je n'ai pas su éclaircir. Notre victime s'appelait Elise.

Comme Elise était sa fille. Haegely n'avait plus d'autre solution que le crime pour effacer l'acte incestueux. Tobie Gutknecht ne fut qu'un espion-alibi.

Monsieur le Curé, je remets le dossier d'Elise Ast entre vos mains.

Connaissant votre souci de la Vérité, j'ose espérer que toutes ces lignes ne resteront pas lettres mortes. La mort d'Elise Ast nous suffit. Ensemble, tentons de la ressusciter.

Konrad Kralle

P.S. J'envoie en outre le rapport de mon enquête à Monsieur et Madame Ast, ainsi qu'à Monsieur Haegely.

Les documents énumérés ci-dessous ont été déposés chez Maître Ahr à Bingen.

- Compte-rendu d'autopsie
- Papiers enveloppant le chocolat
- Interrogatoire de Marthe Peter
- Interrogatoire de François Barmann
- Inventaire des objets présents dans la chambre d'Elise.

C'était un fait, Elise ne venait plus se confesser le samedi après-midi. Elle était tombée sous le charme du diable et ce diable s'appelait Henri Haegely.

Mais le curé Eilig lui-même, n'avait-il pas aussi succombé aux avances de l'industriel ? Quel curé aurait refusé une flèche gothique, une nef pleine de voûtes, une rosace juste au-dessus de l'orgue, des vitraux représentant la vie de Jésus et de Saint-Maurice, le patron, un grand autel sculpté, stuqué dans le chœur ? Il était vrai que René Eilig avait baptisé quelques enfants illégitimes et il avait cru que Henri Haegely, le protestant cherchait à racheter ses péchés en faisant édifier une nouvelle église. « Un démon... un démon ! C'est avant sa mort qu'il fallait s'occuper d'Elise ! Aucun procès ne la fera revivre. »

René Eilig attrapa le carafon en grès qui trônait sur le buffet et se servit un verre d'eau de vie de sureau qu'il avala d'un trait. La mort d'Elise le tourmentait à nouveau. Sa sieste allait être gâchée. « *Ça ne sert à rien d'anéantir ce rapport. Le commissaire Kralle en fait circuler deux autres.* » En buvant un deuxième verre de sureau, il regarda par la fenêtre : les routes étaient sèches. C'était le moment d'aller chez Arthur Ast avant que Haegely prenne contact avec lui.

Il poussa la bicyclette jusqu'à la route de Bierbach. Cent mètres après l'entrée du cimetière, il enfourcha les deux roues et peina sur le faux-plat. Arthur Ast habitait la dernière maison du village, en face du calvaire. Le curé tira sur la poignée, une clochette retentit à l'intérieur. Il avait beau sonner, personne n'ouvrait.

- Pas la peine, cria la voisine. Arthur a été hospitalisé !

Elle fit entrer le curé chez elle, lui versa une mirabelle et lui montra la lettre recommandée qu'elle avait signée à la place d'Arthur.

- J'ai promis de la lui apporter !

- J'y vais demain. Vous pouvez me la confier !

La femme lui remplit le verre une nouvelle fois. Le curé glissa le document enroulé dans la grande poche de sa soutane.

- Il ne pouvait plus . . . faire...Vous comprenez, la Russie...

- La prostate !

Sur le chemin du retour, la bicyclette roulait toute seule. René Eilig ne freinait pas et jouait à éviter les ornières.

« Ah! La grimace de Haegely quand il apprendra que j'ai la deuxième lettre ! »

Le 24 décembre, après le petit-déjeuner, le curé Eilig quitta le presbytère pour se rendre au Diaconat de Mulhouse. Il accéléra le pas pour ne pas manquer le tramway. En cette veille de Noël de nombreuses villageoises se rendaient en ville. « *Qu'est-ce qu'il est allé faire chez les protestants ?* » pensa-t-il en pénétrant dans le bâtiment propre et silencieux. Des femmes grises en cornette déambulaient dans le vaste couloir :

- Les visites sont interdites à cette heure !

- J'ai été appelé au chevet d'un malade !

- Le nom ?

- Monsieur Arthur Ast !

La diaconesse se tut un instant, embarrassée.

- C'est pour l'extrême onction ?

La chambre d'Arthur Ast était vide, on venait de le ramener à la

salle d'opération. « *Aller mourir chez ces protestants ! Sans confession, sans communion !* » Puis en découvrant un rosaire et la photo d'Elise sur la table de nuit, le curé s'agenouilla, prit le rosaire d'Arthur, embrassa la croix et pria. Deux heures plus tard, René Eilig priait encore quand on vint lui annoncer qu'Arthur Ast était décédé et visible à la morgue. Il courut jusqu'à la paroisse Sainte-Marie et demanda à l'abbé le Saint-Chrême afin d'administrer l'extrême onction à Arthur Ast avant que le corps ne fût complètement refroidi.

Pas un nuage. Une nuit à compter les étoiles. Dans quelques heures l'enfant Jésus allait naître. Tout le village assisterait à la Messe de Minuit, chantée, solennelle, où se produirait exceptionnellement le premier violon de l'orchestre de Mulhouse.

Deux jours après Noël, Arthur Ast fut enterré dans le cimetière de Habstatt aux côtés de sa fille Elise. La veille, le fossoyeur avait fait brûler un bûcher sur la tombe pour ramollir la terre gelée et creuser un trou. Deux chevaux blancs tiraient le corbillard qui disparaissait sous les couronnes et les fleurs. De l'interminable cortège s'élevaient des prières, Henri Haegely marchait en tête, derrière le cercueil. Il était seul. Marie Ast n'assistait pas aux obsèques. Haegely jeta une pelletée de terre sur le cercueil et partit dès que le prêtre eut terminé la cérémonie, sans écouter le discours funèbre du président de l'Amicale des Dessinateurs.

Tandis que le curé et les enfants de chœur regagnaient l'église les hommes envahirent le café Schnebelen. En gravissant les marches, devant le porche René Eilig remarqua une voiture garée sur le côté. Il reconnut le chauffeur d'Henri Haegely.

- Du bon travail !

Henri Haegely scrutait les plafonds voûtés de l'église Saint Maurice.

- Pas une fissure !

Henri Haegely s'approcha du curé. Ses guêtres en feutrine grise étaient assorties aux gants, dans la main gauche il portait le chapeau et la canne au pommeau d'ivoire.

- Monsieur le curé, je vous prie d'excuser ma visite surprise... Vous en devinez les raisons...

- S'il s'agit de la lettre... oui ! répondit René Eilig, satisfait d'avoir en face de lui le grand Haegely qui venait en demandeur.

- Des deux lettres ! Mon chauffeur est arrivé trop tard. J'ai tenté de joindre le commissaire Kralle à Bingen. Mon avocat voulait déposer contre lui une plainte en diffamation. La police m'a appris

qu'il avait été repêché dans le Rhin. J'ose croire, Monsieur le curé, que vous ne prenez pas à la lettre tout ce que cet homme a inventé sur mon compte. Le commissaire Konrad Kralle n'était plus en pleine possession de ses moyens lorsqu'il a écrit ce texte. Un être sain d'esprit ne se donne pas la mort !

- Monsieur Haegely, je ne soutiens que les causes justes.
- Haegely se dirigea vers le confessionnal.
- C'est ici que vos paroissiens vous livrent leurs secrets ?
- Qu'ils confessent leurs péchés à Dieu ! rectifia le curé.
- Le nom de son assassin, Elise n'a pas pu vous le livrer !
- Pourquoi ne serait-ce pas le possesseur des friandises de chez Leckermann ?

- J'attends autre chose de vous que des insinuations, M. le curé. N'importe qui pouvait se procurer ces chocolats chez Ramon Vidal.

Haegely était revenu dans l'allée centrale. Il esquissa un frisson:

- Ce qui vous manque encore, c'est un bon chauffage.

Ils arrêtaient leur conversation car deux femmes étaient entrées dans l'église pour réciter le rosaire devant la crèche.

Avant de repartir, Haegely s'approcha de la grotte de Bethléhem. Les rois mages bivouaquaient dans la montagne rocheuse. L'éclairage électrique illuminait l'enfant Jésus. Haegely glissa une belle pièce dans le Nègre-tronc qui n'arrêta plus de dire merci de la tête.

Le curé resta en compagnie des femmes et récita avec elles le rosaire pour chasser de sa tête, le regard malin de Haegely et promettre au fils de Dieu de ne plus se laisser tenter par l'argent du diable.

Le curé Eilig alla voir son directeur de conscience qui lui conseilla d'oublier la lettre du commissaire Kralle et de prier pour la victime. Il avait beau dire des messes pour Elise et Arthur, prier pour Marie, ce qu'il savait sur eux continuait à le ronger. Haegely envoya deux fois son chauffeur au presbytère pour transmettre à René Eilig une invitation à déjeuner au Châtelet.

Le dimanche après l'Épiphanie, l'évêque de Strasbourg venait confirmer les enfants de Habstatt. Il fut accueilli comme un pape. Dans le chœur de l'église le curé avait fait dresser un dais aux tentures de velours pourpre. Il avait emprunté une cathèdre sculptée aux Franciscains. Trois femmes avaient ciré tous les bancs et deux autres avaient préparé un repas de fête. René Eilig attendit le dessert pour se confier à son supérieur :

- Monsieur Haegely nous est plus utile en ami qu'en ennemi ! lui expliqua l'évêque. Trop d'esprits égarés combattent notre Eglise, nous avons besoin du soutien de ceux qui défendent les mêmes valeurs que nous.

Pour ne plus se sentir concerné par cette histoire qui le dépassait, René Eilig remit les deux lettres de Kralle à son évêque.

Quelques jours plus tard le curé découvrit dans le Quotidien de Mulhouse le buste d'Arthur Ast en regard d'une poésie écrite en alsacien: une moustache noire, énorme pour son visage fin, un grand front blanc sans rides, légèrement bombé, d'épais sourcils noirs abritant deux yeux perçants : accusaient-ils le curé d'enterrer aussi lâchement l'histoire de sa famille ?

Poésie extraite du Journal d'Arthur Ast (\*)

Dr Stork

Dr Adler met sina Kralla  
Packt'er d'Lammala!  
Dr Stork met sim rota Schnawel  
Brengt'er d'Buballa!

Ech han schu lang kei Stork me gsa  
Kei Buballa me g'hert  
S'Storkanascht uffm Kamin  
S'esch a Adlernascht (1)

(1)La cigogne

L'aigle avec les serres  
Attrape les agneaux  
La cigogne avec son bec rouge  
Apporte les bébés

Il y a longtemps que je n'ai vu de cigogne  
Ni entendu crier de bébé  
Le nid sur la cheminée  
C'est un nid d'aigle !

(\*) Les membres de l'Amicale des dessinateurs ont décidé de diffuser des extraits du journal d'Arthur Ast. Ils paraîtront dans un numéro hors-série du bulletin, dédié à notre regretté collègue et ami (1876 – 1919)

## JOURNAL D'ARTHUR AST

### *Pourquoi je suis né à Habstatt*

Je suçais encore mon pouce lorsque mon père, Célestin Ast, pourtant peu loquace, s'asseyait quelquefois sur le bord de mon lit pour me raconter, après ma prière du soir, son adieu à Bar-le-Duc, à sa famille, et sa venue à Habstatt. J'aimais son accent d'ailleurs, sa façon de truffer ses phrases de mots français. Il m'appelait « Monarthur ». J'attendais avec impatience qu'il en arrive au passage du col de Bussang, avec sa jument Fanny.

- Une semaine après Pâques le col était encore enneigé. J'entamais prudemment la descente, lorsque le patin du frein de ma carriole sauta. Fanny fut très courageuse, elle luttait pour retenir l'attelage. La voiture heurtait ses pattes arrière. J'étais sur une portion de route très raide et, avant de m'engager dans le virage, je tirai sur les rênes. Fanny tenta de s'arrêter et ses sabots dérapèrent sur le verglas camouflé par la couche de neige. La jument se débattit, tomba et glissa sur sa croupe jusqu'au bord du ravin où, par bonheur, un tronc l'arrêta.

- Papa, tu as oublié de dire que tu avais sauté du chariot.

- J'avais hérité de la hache de mon père, poursuivait-il. Elle me fut d'un grand secours. Grâce à elle, je pus atteindre Wesserling et Storkensohn.

- Storkensohn, c'est de là, que viennent les cigognes et les bébés?

- D'Afrique, Monarthur ! Rectifia-t-il en riant. Oui, avec ma hache j'ai abattu un beau sapin et l'ai attaché à l'arrière de ma voiture. Je le traînais, ça freinait fort.

Mes paupières s'alourdissaient, la voix de mon père se faisait de plus en plus lointaine, je le voyais traverser Storkensohn (littéralement : fils de cigognes), tirant derrière lui un immense

sapin et j'entendais les villageois se moquer de ce nouveau type de chasse-neige. Mon père assis sur la planche posée en travers des ridelles, imperturbable, poursuivait son chemin jusqu'à Habstatt ou il allait être employé comme palefrenier à la Manufacture de Toiles Peintes. Tout ceci se passait en 1866, dix années avant ma naissance. Et il m'arrive aujourd'hui encore de le « sentir », mon père, quand je côtoie un fiacre dans la rue. Je hume alors cette bonne odeur d'écurie qui ne le quittait jamais tout à fait.

### *Pourquoi je suis devenu dessinateur (1)*

Quelques jours avant les moissons je voulus entraîner mon père dans la forêt. Aloïs Mettmann, un voisin qui avait loué les chemins communaux, mettait le foin en tas avec un râteau. Il nous conseilla de passer par Bierbach, car les près étaient encore gorgés d'eau. Mais l'idée de marcher dans l'eau me plut. Je pris mes sabots sous les bras et m'avançai vers la bande marécageuse qui s'étendait jusqu'à la lisière des grands hêtres. Je revins à grands pas lorsqu'Aloïs me dit qu'il avait vu un serpent. Tandis que les deux hommes discutaient, je caressais la chèvre d'Aloïs attachée à un piquet. La corde était courte pour l'empêcher de brouter les épis mûrs qui se dressaient le long du chemin. Je me faufilai dans l'or cuivré des blés pour « attraper » les papillons rouges qui voletaient, les coquelicots. Le lait s'écoulait des tiges duveteuses que je venais de couper. Je décidai de ramener un gros bouquet à ma mère

- Qu'est-ce que tu vas faire avec tous ces coquelicots ? me demanda Aloïs.

- T'aurais mieux fait de cueillir des marguerites ou des bleuets, ça ce sont des fleurs qui tiennent !

Au cours de la promenade, en effet, des pétales se flétrirent, d'autres tombèrent. Arrivé à la maison, je ne tenais plus à la main que des tiges surmontées de têtes bizarres coiffées d'étamines noires. De rage je jetai les fleurs dans le fossé.

Le lendemain, j'offris à ma mère un bouquet qu'elle garda toute sa vie. J'étais retourné, le matin, à l'endroit même où j'avais caressé la chèvre, avec mon ardoise sous le bras et je croquai les coquelicots. Un peu plus tard, assis à la table de la salle à manger, je les reproduisis sur une feuille jaunie : des ondes rouges, des courbes souples. Les tiges s'entrelaçaient : un bouquet ailé !

## *Comment je suis devenu dessinateur (2)*

- Si un jour tu dessines quelque chose de vraiment beau, je le présenterai à Monsieur Haegely, me répétait mon père.

Or, en ce dimanche de l'année 1891, à l'autel même où je servais la messe je découvris cette « chose vraiment belle ». Je la vis comme si c'était une apparition, un signe de Dieu. Devant la Vierge, dans un vase de cristal, se dressait sur une haute tige, assez forte et ornée de trois larges feuilles, une fleur que je n'avais jamais vue. Presque un lys, avec des coulées lie-de-vin dans le calice d'une blancheur laiteuse. De petits marteaux en or, les étamines, débordaient du calice. Je sentis naître l'œuvre. Après la grand-messe je filai à la maison, revins avec une gomme, un canif, deux crayons. Je m'assis sur un prie-Dieu, la planche à dessin et la feuille sur les genoux, face à la fleur. Je la dessinai finement. Dans le silence de la nef voguaient encore des bribes de cantiques. Des brumes d'encens stagnaient dans la lumière oblique. Les visages des saints qui ornaient le grand autel me fixaient. L'endroit était solennel. Si, à cet instant, Dieu lui-même se fut adressé à moi, c'eût été dans l'ordre des choses.

Quand le sacristain entra dans l'église, pour sonner la première invite aux Vêpres, je sursautai et sans perdre une seconde, je courus à la maison, ma planche sous le bras. Je repartis peu après en emportant cette fois les aquarelles. « Demain la fleur serait peut-être fanée » A nouveau j'oubliai le temps : l'or des étamines virait à l'orange, le blanc prenait des reflets nacrés, la couleur lie-de-vin, c'était presque du sang séché. Lorsque je refermais la bouteille d'eau et rangeais mes affaires, je sentais derrière moi une présence, c'était le curé Eilig. Il me félicita et m'apprit le nom de la fleur

- Un lylum !

## *Comment je suis devenu dessinateur (3)*

D'abord palefrenier, mon père, Célestin Ast, fut rapidement promu cocher, puis cocher personnel de Monsieur Haegely : il avait un avantage par rapport à ses collègues, il parlait aussi français. La nuit d'août était tiède. Mon père somnolait sur son siège. Des bruits de sabots le réveillèrent. Le fiacre de Monsieur Ernst se mettait déjà en

route. Célestin se leva, souleva la banquette et retira du coffre des allumettes pour allumer les lanternes et un tube en carton qui contenait mon « lylium ».

- Monarthur ! C'était le moment de lui montrer ton œuvre, me rapporta mon père. Devine le thème de la conférence ? « Comment retenir nos jeunes dessinateurs à Mulhouse? »

Sous les arcades de la Société Industrielle de Mulhouse où la réunion venait de s'achever, Monsieur Haegely poursuivait la discussion en compagnie de Monsieur Schönhaupt. Célestin avança le fiacre vers eux.

- Ceux qui sont doués vont à Paris du jour au lendemain, le jeune Steinlen m'a quitté pour aller chez Petit-Demange...

Célestin déposa Schönhaupt devant sa porte et regagna au trot Habstatt-le-Château. Au moment où Monsieur Haegely lui fixait le rendez-vous pour le lendemain, mon père lui remit le dessin.

- Il n'a que quinze ans ! Monsieur le curé prétend qu'Arthur a beaucoup de talent. Mais j'aimerais aussi votre avis, Monsieur ! Les jeunes dessinateurs sont rares ! A la messe du dimanche il a oublié de sonner les clochettes lors de la consécration. Il contemplait les bouquets de fleurs qui ornaient l'autel !

- Mais vous auriez dû me remettre le dessin en présence de Monsieur Schönhaupt ! C'est le dernier grand dessinateur de Mulhouse ! Peut-être votre fils travaillera-t-il un jour dans son atelier.

Une semaine plus tard Monsieur Haegely me convoqua. Fier et anxieux, je franchis le seuil du bureau central.

- T'as rien à faire ici ! cria l'hôtesse.

Je lui annonçai que j'avais rendez-vous avec Monsieur Haegely ; elle n'en fut pas plus accueillante :

- Du culot, en plus ! Monsieur Haegely n'est pas là !

Une porte s'ouvrit, une secrétaire s'approcha :

- Tu t'appelles Arthur Ast ?

Elle m'emmena sans paroles inutiles dans une grande pièce où trônait un bureau. Elle m'invita à m'asseoir.

- Monsieur Haegely me charge d'excuser son absence. Tu vois ce bouquet, il aimerait que tu le dessines... Oui, tout de suite, mets-toi au travail !

Sur la table il y avait des feuilles, une gomme, des crayons, un canif. Je tremblai de bonheur, le lylium lui avait donc plu, il voulait vérifier mon talent. Pas d'aquarelles, ce serait trop long.

Lorsque Monsieur Haegely entra dans son bureau, le bouquet de roses était presque terminé : il avait choisi de belles roses blanches

qui poussaient dans les jardins, bien épanouies, riches en pétales.

Il examina longuement mon dessin et dit pour clore l'examen :

- Arthur, je ferai de toi un dessinateur !

### *Comment je « tombai » amoureux de Marie*

Ce n'était pas toujours facile d'être le cocher du patron. Mon père fut plus d'une fois en butte à la médisance et aux moqueries des ouvriers. Mais je récoltai le fruit de son dévouement. Je fus inscrit à l'Ecole de Dessin de Mulhouse et Monsieur Schönhaupt m'accepta comme stagiaire dans son atelier.

A ma grande surprise, Monsieur Haegely me fit cadeau d'un vélocipède : ainsi je gagnerais du temps et garderais une bonne forme physique. Sur le chemin qui séparait les maisons des contremaîtres de l'usine, j'apprenais à rouler. Je pédalais, mon père courait derrière moi pour me maintenir en équilibre. Je faisais sensation. Les enfants comme les plus vieux nous regardaient aller et venir. La plupart voyaient pour la première fois ce nouveau moyen de locomotion. Mes jambes étaient un peu raides, mais je parvenais à garder le contact avec les pédales. Je suivais la bande lisse découpée dans la terre par les roues des nombreux chariots entrés et sortis de l'usine. Plusieurs fois je glissai dans les traces. Pris comme dans un rail, je perdais la maîtrise du vélo mais rétablissais promptement l'équilibre. J'étais si fier que j'accélérai. De loin, j'entendis mon père crier :

- Freine ! Mets un pied à terre !

Je serai alors le frein de toutes mes forces. L'arrêt fut si brutal que je me trouvai projeté en avant. Quand je me réveillai quelqu'un me tamponnait le visage avec de l'eau froide.

- Il est tombé dans les pommes !

- Il a pris le guidon dans les billes !

Je vis un attroupement autour de moi et je me découvris sur la table d'une cuisine. Un attroupement autour de moi. On essuyait mon genou avec du schnaps. J'allais crier quand mon regard rencontra deux yeux bleus, les yeux de Marie qui s'était faufilée jusqu'au bord de la table. Rouge de honte je me soulevai. Sur chacune de ses nattes blondes voletait un petit papillon de velours bleu. Elle portait un tablier à fleurs. Puis, sur ses lèvres, se dessinait le sourire de quelqu'un qui a eu peur et qui se sent soulagé.

C'est ainsi que je tombai amoureux de Marie.

## *Quand j'allais seul pour la première fois à Mulhouse*

Impossible d'aller à l'école de dessin en sabots ! J'aurais été la risée de tout le monde. On me procura donc une paire de chaussures montantes. Il me fallut aussi aller chez le coiffeur et prendre un bain dans le baquet au milieu de la cuisine : mon père l'avait rempli avec un tonneau d'eau chaude en provenance de l'atelier de blanchissage. Je le vois encore poussant devant lui la brouette plate chargée de la cuve fumante.

Il était 7 heures du matin lorsque je traversai l'usine pour rejoindre la route qui mène de Bierbach à Mulhouse. Je franchis le pont de la Doller, après Brustlein je passai devant les ateliers de la filature D M C. A Dornach, je bifurquai à gauche, en direction, du canal couvert. Là, à quelques pas du Diaconat, à l'emplacement de l'ancienne Porte Haute s'élevait l'Ecole de Dessin. Une trentaine de garçons de mon âge attendaient sur le trottoir l'ouverture de la porte d'entrée. Quelques-uns se dirigèrent vers moi pour inspecter mon vélo. Monsieur Stoecklin, le Directeur, s'adressa à nous dans la cour du haut des marches du bâtiment tout neuf.

- Qui a contribué à la réputation internationale de nos manufactures ? Nos dessinateurs ! Je pense au regretté Georges Zipélius qui nous a quitté l'année dernière. Paris, Lyon, l'Angleterre se disputaient ses dessins. C'est lui qui décora le manteau de cour de l'impératrice Eugénie. Soyez les dignes successeurs de ces maîtres !

Au cœur de l'hiver quand il neigeait, quand la Doller disparaissait sous la couche de glace de plus en plus épaisse, je partais avant le lever du jour. En arrivant à l'école, je ne sentais plus les lobes de mes oreilles et la gouttelette qui pendait au bout de mon nez s'était transformée en glaçon. J'étais déterminé à devenir un dessinateur célèbre. J'appris sans la moindre difficulté le dessin d'ornement, le dessin de fleurs d'après nature, le dessin d'après la bosse. Je m'entraînais aussi à dessiner de mémoire et à faire des compositions. J'aimais entendre Monsieur Haffner, mon professeur, répéter : « Le dessinateur joue un rôle de premier plan dans l'entreprise. En exécutant son modèle, il doit penser au graveur, au coloriste, à l'imprimeur, à l'effet final du tissu imprimé. Il est à la fois artiste et technicien, car un dessin imprimé n'est plus de l'art pur, mais de l'art appliqué qui doit charmer les acheteurs »

## *Quand le dessinateur rencontre le graveur.*

Nous allions quelquefois travailler avec les graveurs. Durant une séance de travaux pratiques, je fis la connaissance de Horace Steinlen, le fils du Directeur technique de la société Heilmann-Ducommun-Steinlen qui fabriquait des appareils à moleter en diagonal.

Quand je lui présentai mon dessin à graver - une branche avec feuilles de chêne et glands - il me remercia de l'avoir réalisé en quatre teintes. Horace se spécialisait dans la gravure sur planche. Celles-ci se composaient de plusieurs couches de bois d'essences différentes, entrecroisées et collées pour éviter les déformations. Les deux couches extérieures, celle destinée à être gravée et celle qui devait recevoir le coup de maillet, étaient généralement en bois de poirier, l'intérieur en sapin.

- J'ai refusé le dessin d'Eckert ! Tu te rends compte, neuf couleurs, ça faisait neuf planches ! Toi, tu as eu pitié du pauvre graveur...

Horace maintenait les planches sur l'établi tandis que j'y reportai mon dessin par calque : sur l'une je fis figurer ce qui correspondait au vert, sur l'autre au brun, et ainsi de suite...

- Et le fond ? me demanda Horace en riant.

- Ça te fera cinq planches ! Lui dis-je.

- D'accord, si tu me laisses monter sur ton vélo !

Horace creusa les planches, les évida à l'aide de gouges pour ne laisser que les formes à imprimer en relief. Je n'en croyais pas mes yeux, lorsqu'Horace m'invita une semaine plus tard à essayer notre première œuvre sur une vraie table à imprimer.

Dans le fiacre qui nous conduisait Chaussée de Dornach, chez Zettel Horace me montra les planches achevées : il avait renforcé les bords des brindilles avec des rajouts en laiton. Les picots étaient placés. Devant Monsieur Zettel, je rougis quand il voulut savoir qui j'étais, et s'informa de la profession de mon père. Je répondis que j'étais le protégé de Monsieur Haegely.

Dans l'atelier, nos coups de maillets résonnaient sur les planches enduites de colorants qu'une femme, imprimeuse de profession, avait délicatement posées sur le tissu blanc.

Le soir quand j'accrochai le tissu imprimé au mur de ma chambre j'éprouvai un vrai sentiment de bonheur. Ma première œuvre : un coin de ciel lumineux sur lequel se détachait une jeune branche de

chêne.

### *Qui comprend mon charabia*

Unterm Schnuderbeerlaboïm (\*)

(\*) Comptine évoquant les jeux entre les enfants

S'Liesala

S'hat emmer ja gsäit

Ja, zum Fangerlies

Ja, zum Versteckerlies

Ja, zum Dokterlies

Ja, zu da Büewalies

Ja, zum Untersüacha

Un d'Schnuderbeerla versüacha!

Dr Seppela

Er hat öi emmer ja gsäit

Ja, zum Soldaterlies

Ja, zu alle... lies

Sogar zu da Mäidlalies

Ja, zum Fiewer massa

Ja, zum Schnuderbeerla assa

Ritta, ritta Ressler

D' Mäidla vu Diden

Spela gern Dridela

D' Mäidla vu Habscht

Rittla am Ascht

D' Mäidla vu Reiniqa

Spela d'Schienheiliga

D' Mäidla vu Brunsch

Dia kumma umasunsch

Awer s'Rita vu Enssa

Macht ritta, ritta Ressler

(Sous l'if)

N.d.T.: l'if est « l'arbre aux petites baies morveuses »

La p'tite Lise

Elle a toujours dit oui !

Oui, pour jouer à trapette

Oui, pour jouer à cachette

Oui, pour jouer au docteur

Oui, aux poux des garçons

Oui, à l'auscultation

Et pour goûter les baies de l'if

Le Jojo

Lui aussi a toujours dit oui da

Oui, pour jouer aux soldats

Oui, à tous les... dadas

Et même aux poux des filles

Oui, pour prendre la fièvre

Et pour manger des baies d'if

Ritta, ritta Ressler

Les filles de Didenheim

Aiment jouer de la trompette

Les filles de Habstatt

Aiment secouer les branchettes

Les filles de Reiningue

Jouent les saintes nitouchettes

Les filles de Brunstatt

Viennent pour des clopinettes

Mais la Rita d'Ensisheim

Fait hue, dada, hue dada!

|                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|
| Dr Zungaschmutz          | Le baiser sur la bouche  |
| En dr Schira             | Dans la grange           |
| Em Hai                   | Ton désir                |
| Dina Luscht              | Mon désir                |
| Mina Luscht              | Et mon premier           |
| Un mi erschta            | baiser                   |
| Zungaschmutz             | Sur la bouche            |
| En dr Schira             | Dans la grange           |
| Uffm Balka               | Sur la poutre            |
| Tanza Diwla              | Dansent les pigeons      |
| S'Mannla trattet s'Wiwla | Le mâle monte la femelle |
| Un di firiga             | Et ton baiser brûlant    |
| Zungaschmutz             | Sur ma bouche            |

### *Pourquoi un dessinateur doit dompter l'artiste en lui*

« Vos dessins doivent être raisonnés nous répétait Monsieur Haffner et satisfaire le goût du jour, si capricieux, il faut de grands effets et un petit prix de revient... » Je m'appliquai donc à adapter mon inspiration aux exigences des machines. J'apprenais des règles, des formules, des classements, des équations :

- 01 (orange foncé)
- 02 (orange moyen)

Je classais les formes en 5 groupes :  
 F1 = formes simples (ronds, ovales...)  
 F2 = formes fleurs (iris, roses...)  
 F3 = formes ornement (gothiques...)  
 F4 = etc.

Je classais la disposition des formes :  
 D1 détachés réguliers, irréguliers...  
 D2 rayures longitudinales, transversales...  
 D3 les carreaux damiers, losanges, pékin...  
 D4 les ramages simples, vermicelles, guirlandes...

Venaient ensuite toutes les combinaisons entre elles : ramage-rayure etc... Lorsque je me promenais dans les champs, je ne regardais plus les fleurs comme jadis : les coquelicots ne voletaient plus comme des papillons au-dessus des épis d'or. Je les imaginai sur le tissu. Je pensais aux couleurs, aux limites imposées par la

gravure. J'avais plaisir à styliser ainsi les fleurs, en leur ravissant un peu de leur âme. L'une d'elle me résista assez longtemps : ce fut la rose blanche, épanouie et odorante de notre jardin. Les pétales superposés se décollaient, s'étiraient, s'enroulaient. Une cétoine y logeait et dévorait la tendre chair blanche. D'une brève rafale, je secouai le rosier, pour le faire partir. Puis diminuée de quelques pétales trop excentriques, je couchai la rose sur ma feuille en quelques traits essentiels.

### *Quand Marie se jette dans mes bras*

Habstatt, le 6 juin 1893

J'ai introduit avant hier un petit mot dans la rampe creuse sur le pont du fossé noir. Je saurai cet après-midi si Marie l'a trouvé. Je lui ai donné rendez-vous après les Vêpres à la porte de son verger. Cette fois, à coup sûr, elle viendra pour connaître la nouvelle. Nous marcherons le long de la Doller, je lui prendrai la main, elle m'ouvrira son cœur...

Nous nous sommes arrêtés près de la chute d'eau :

- Je m'en vais à Paris !

- Tu me quittes !

Son regard s'assombrit :

- Tu m'oublieras !

Feuilles flèches, vrilles vertes, lianes volubiles, éclosions roses du sourire des liserons, corolles folles qui tanguaient au gré de la brise sur le dos hirsute des champs d'orge...

Le crépuscule mauve nous célébrait. Marie ne voulait pas rentrer.

Mes parents m'interdisent d'aller à l'Ecole d'Art pour jeunes filles... Ils préfèrent me voir au pliage à l'usine... Des monceaux de tissu à emballer, à expédier, je ne supporte plus cela.

Les bassins de décantation réfléchissaient les dernières lueurs du jour, que Marie prolongeait bien au-delà du temps autorisé.

- Monsieur Haegely cherche une domestique ... Si tu pouvais lui parler de moi...

### *Comment j'ai conçu l'emblème de l'usine Henri Haegely*

Au croisement de la route de Bierbach et du chemin de Dornach, face au calvaire, assis sur le talus, je contemple l'enfilade de toits

asymétriques de l'usine. J'entends la respiration des ateliers, la rotation des rouleaux assourdie par le passage des tissus et la pâte épaisse des colorants. La vapeur qui s'échappe d'un repli du toit me chuchote le nom de Marie qui travaille derrière les murailles de briques rouges. A deux heures, un jet de vapeur strident va libérer Marie. Son père lui a défendu de me revoir. Je veux l'embrasser...

A plus de vingt mètres au-dessus des toits de l'usine un homme s'affaire sur un échafaudage qui circonscrit la cheminée en construction. Combien de milliers de briques a-t-il déjà entassées ? Le couple de cigognes qui a élu domicile au printemps sur la cheminée numéro un, arrêtée pour ramonage, apprend aux cinq cigogneaux à décrire des cercles de plus en plus larges et hauts.

Leur arrivée fut un événement. Toute la population avait assisté à la construction du nid qui couronne à présent la cheminée et tremble que l'ordre soit donné de rallumer la chaufferie. Mais un matin, le quotidien de Mulhouse avait circulé d'atelier en atelier, les contremaîtres avaient fermé l'œil, tout le monde s'était senti soulagé par la décision de Monsieur Haegely : « Les cigognes sont le symbole de la prospérité. Je ferai tout pour qu'elles se sentent bien chez moi. Nous avons besoin d'une chaufferie plus puissante, le moment est venu de la construire et de laisser la cheminée aux cigognes. »

En attendant Marie, je dessine l'usine, les cigognes. Je stylise l'ensemble en associant les bâtiments et les oiseaux. J'ai l'intention d'offrir mon dessin à Monsieur Haegely. Sous le nom de Habstatt-le-Château, je dessine deux tours crénelées rappelant les cheminées de l'usine, reliées entre elles par une porte d'entrée. Deux cigognes géantes posent dignement, chacune de son côté, une patte rouge brique sur les créneaux, gardiennes et protectrices de l'usine.

La sirène retentit. Je cours attendre Marie.

C'est l'année des cigognes. Tout nous réussit. Marie vient d'être embauchée par Monsieur Haegely à la ferme. Elle pourra même y habiter. Elle a sa chambre. Nous pourrons nous y retrouver avant mon départ.

J'ai retravaillé mon dessin à l'atelier Schönhaupt. Je me suis limité à trois couleurs : un gris argenté, un blanc et un rouge brique pour le bec et les pattes des oiseaux. Simplifié de la sorte, il sera facile de le graver et de l'imprimer.

La composition a plu à Monsieur Haegely :

- J'en ferai l'emblème de mon usine si les cigognes reviennent...

## *Quand la rencontre d'un artiste me donne à penser*

Paris, janvier 1894

Horace Steinlen m'a accompagné à Paris. Nous travaillons rue d'Uzès chez Monsieur Petit-Demange, propriétaire d'une maison de toiles peintes d'Alsace. Nous habitons dans deux chambres de bonnes au-dessus des ateliers. Les premières semaines je m'obstine à dessiner des violettes. Je m'énerve, je recommence. En vain... A Paris il n'y a pas de place pour les fleurs.

Monsieur Petit-Demange est venu me parler de son ami Haegely et m'a encouragé à prendre des initiatives. « Vive la géométrie ! » pensais-je en consultant les cours de Monsieur Haffner. J'ai rempli une grande surface de points gris de 2 mm de diamètre, espacés de 1,5 cm. Je les imaginai sur fond écru à dominante jaune. J'ai appelé cela D1. Puis j'ai tracé des carrés bleus foncés alternants avec des losanges grenat de 7 mm, détachés réguliers serrés. J'ai nommé cela D'1. « Une jupe en D1 et le corsage en D'1, c'est simple et jeune », pensais-je. Puis j'ai imaginé la veste en D1 avec une large bordure en D'1. J'ai fait un troisième dessin où j'ai associé les deux motifs...

Je note tous ces détails parce que mon « pointillisme » a eu un certain succès. En effet, début décembre, Monsieur Petit-Demange m'a présenté à un « compositeur de collection » à la recherche de modèles. « Il est souvent plus difficile de réaliser un dessin courant qu'une audacieuse nouveauté et tout de même il y a ce clin d'œil désinvolte à Seurat, m'a-t-il dit en retenant mon modèle. En ce moment, les fleurs ça ne prend pas. C'est la grande vogue des points. »

Le lendemain j'ai demandé à Horace s'il connaissait un nommé Seurat. Il m'a promis de me montrer un tableau pointilliste chez son oncle Alexandre.

« Les voilà, nos Mulhousiens ! » s'écrie Alexandre Steinlen. Sa moustache et sa barbe taillée en pointe lui donnent un air sévère. A peine assis, un chat saute sur ses genoux et flaire son pantalon. Alexandre me présente son épouse Emilie et un certain Zo d'Axa, fondateur du journal l'En-dehors. Tous deux préparent la maquette du prochain numéro illustré par Alexandre.

Emilie nous montre une série de dessins au crayon : des scènes de rue. Un homme tournant le dos au soleil levant gesticule. Je crois

l'entendre chanter sa litanie d'ivrogne. Un « clébard » dressé sur ses pattes arrière, le museau dans la poubelle. On s'y croirait.

Emilie et Alexandre ont appris par Horace que j'avais le mal du pays. Ils nous emmènent au café-concert pour nous changer les idées. Boulevard Rochechouart, nous entrons dans une maison appelée « La Cigale ». Une rampe de lumière éclaire une femme qui chante sur la scène. Son visage, tour à tour, verdâtre, violacé, rouge hurle des airs connus par le public qui les reprend en chœur. Alexandre nous offre le menu du jour. Les chanteuses se succèdent. Certaines rejoignent la salle, se font payer le champagne et finissent sur les genoux d'un bienfaiteur. Alexandre croque le monsieur à cheveux blancs qui disparaît dans les innombrables plis d'une robe. Sa tête engoncée dans le col amidonné émerge pour promener les lèvres sur l'épaule dénudée. Un homme avec un chapeau haut de forme et une canne à la main danse. Il est rejoint par un groupe de femmes qui, au rythme de la musique, soulèvent leur robe en criant et terminent l'exhibition par le grand écart. Alexandre dessine des instantanés : fesses, jarretelles, jambes ... « Tu ne vas tout de même pas imiter Lautrec ! » lui dit Emilie.

### *Quand deux artistes se rencontrent*

- Une réussite, votre exposition à la Bodinière ! s'exclame

Monsieur de Toulouse Lautrec qui nous accueille, Alexandre, Horace et moi, rue Douai, chez sa mère. Sans doute garde-t-il son chapeau pour paraître plus grand ? Il ajuste son pince-nez :

- Un drink pour ces messieurs, Annette, s'il vous plaît !

Puis s'adressant à sa mère, la Comtesse de Toulouse-Lautrec :

- My dear, je vous présente un peintre heureux, Monsieur Steinlen, tout Paris parle de son exposition ...

A table Monsieur de Toulouse-Lautrec préside assis face à sa mère. Au dessert il me sert un vin blanc d'une inégalable saveur, du Sauternes.

- Il faut faire un vœu, me dit Horace.

A chaque gorgée, je me répète que je serai peintre comme Alexandre et Monsieur de Toulouse-Lautrec qui parlent de leur technique en lithographie. Steinlen défend les qualités de l'imprimeur Verneau, Monsieur de Toulouse-Lautrec le travail soigné de Chaix. A propos de l'affiche de la Bodinière, Monsieur de Toulouse-Lautrec fait remarquer à Alexandre qu'il a pris non pas sa

signature, mais la forme de son sigle : un rond contenant les initiales.

- Pur hasard ! C'est pour équilibrer le dessin de l'affiche que j'ai transformé le « S » en une sorte de pomme qui renferme le « T » et le « A ».

Monsieur de Toulouse-Lautrec lui demande encore s'il ne prend pas un certain risque à collaborer au « Chambord socialiste », car l'art et la politique n'ont jamais pu s'entendre. La beauté apparaît là où il y a absence de contraintes, absence de règles morales :

- Mon cher Steinlen, quand je peins une « fille », je la sens devenir belle.

A côté de Monsieur de Toulouse-Lautrec, fin causeur, libertin, Alexandre Steinlen, avec sa mine grave, fait figure de pasteur protestant.

Mais ces deux peintres apparemment si différents, se rencontrent pourtant sur l'essentiel, sur le fil que leur tend l'art à travers la vie. Toulouse-Lautrec peint « les filles dans les maisons » avec la même sincérité, la même générosité que Steinlen « les gosses de la rue » fouillant les poubelles. L'art, pour eux, est le vaste champ de la métamorphose.

Au moment de prendre congé, Monsieur de Toulouse-Lautrec nous invite à venir le voir rue des Moulins.

### *Quand je pénètre au cœur du mystère de l'art*

Nous pénétrons deux jours plus tard dans une splendide demeure. Dans le vestibule, Horace qui ne trouve pas le nom de Toulouse-Lautrec, sonne à une porte en bois à deux battants. Une femme, grande et grasse, assez jeune, enveloppée de tissus rose-pourpre, nous fait entrer. Elle nous propose le salon égyptien. Nous devenons rouges comme des pivoines lorsque deux courtisanes sortant des contes des Mille et une Nuits, nous interpellent.

- Nous avons rendez-vous avec Monsieur de Toulouse-Lautrec, bredouille Horace

- Avec Monsieur Henri ! Toulouse-Lautrec adore surprendre les gens. Il s'amuse beaucoup en nous voyant.

- Oui, c'est ici que je travaille ... La beauté est partout, je la traque ici !

Nous traversons la chambre persane, la chambre romaine. Dans le salon mauresque, il nous présente deux femmes qui posent :

Rolande et Mireille en bas verts. Sous le voile qui les habille tremble leur chair.

Toulouse-Lautrec reprend place sur son tabouret, relève légèrement son chapeau et continue à peindre les modèles.

- Les mauvaises langues m'assassinent, ma débauche la voilà ! C'est ma rage de peindre.

Au retour, Horace m'apprend qu'Alexandre arpente aussi les rues de la capitale de jour comme de nuit pour croquer des ivrognes, des crèves la faim. Le chemin qui mène à l'art reste plein de mystères pour moi :

- Entrer dans la nuit et créer de la lumière au risque de se perdre !

### *Quand le mal de pays s'en mêle*

Une lugubre lueur de bougie plantée de travers dans le chandelier éclaire ma chambre. Les gouttes de cire tombent une à une sur la table. Je relis les lettres de Marie : « La retrouver avec le printemps. Longer la Doller enflée par la fonte des neiges, s'arrêter au bord des chutes, dans le nuage de poussière liquide, irisé, parler et ne plus s'entendre, être saoulé par le grondement des eaux, être dans l'arc-en-ciel qui s'échappe des ondes d'écume, s'unir comme le rouge au vert dans une débauche d'or.

Dimanche.

Steinlen m'enseigne la technique de la lithographie.

- Ça me permet de faire de belles affiches, me dit-il, il faut bien manger ! Sur la pierre granuleuse je dessine des fleurs de cognassier...Une affiche pour pâtes de fruits, ça me dérange moins que des kilomètres de tissu imprimé...Tu les imagines, ces petites fleurs roses destinées à orner des milliers de fesses.

Quel gâchis ! ... La mode, c'est créer de l'éphémère, du profit, de l'inégalité, poursuit Alexandre en caressant Ursule, le gros matou. Le dessin de mode, c'est de l'art châtré.

Monsieur Haegely me protège, pensé-je. Steinlen me « livre » à moi-même. Monsieur Haegely agit par sympathie et par intérêt, ma compétence l'enrichira. Steinlen m'apprend la lithographie pour

« m'enrichir » moi-même. La protection de Monsieur Haegely est plus rassurante que l'amitié de Steinlen... Cette amitié d'un artiste obsédé par les silhouettes titubantes terriblement chargées d'humanité ne me fait-elle pas peur ?

Samedi soir.

Je vends mes premières lithos, format cartes-postales, aux terrasses des cafés. Un homme qui porte une cravate jaune et un manteau de clochard, crie à qui veut l'entendre :

- J'ai du talent ! ... Je suis un génie ! ...

Deux hommes s'adressent à lui en l'appelant « Maître ».

- Je cause en vers, leur dit-il en vidant son verre d'absinthe.

Il m'interpelle :

- Beau jeune homme ! Je te paye en vers...

Il griffonne quelque chose sur un bout de journal déchiré et me le donne en échange d'une carte. Je lis : « Je t'aime, Arthur ! »

### *Le mal de Marie*

Horace travaille aussi chez Maître Maurin. Il m'offre son premier bronze : un adolescent nu jouant du pipeau.

Horace et moi, nous portons le même feutre noir. Nous nous laissons pousser la moustache. J'accepte aussi d'être son modèle. L'art nous soude. Je travaille beaucoup.

Une lettre de Marie me bouleverse : elle me parle d'une maladie pulmonaire. Je termine ma pièce et Monsieur Petit-Demange me donne l'autorisation de rejoindre ma fiancée.

Le journal d'Arthur Ast s'arrêtant en mars 1894 laissa les lecteurs de Habstatt sur leur faim.

Le curé Eilig, pour sa part, s'était fait de vifs reproches : il avait consenti à unir Marie et Arthur dans l'église de Habstatt. La mariée était vêtue de blanc et les villageois avaient jasé : « La pâte du kugelhopf lève ! »

Le curé quitta sa chambre. Les fidèles attendaient devant le portail de l'église. C'était le premier vendredi du mois. Il allait célébrer une messe à la mémoire d'Arthur et d'Elise Ast. Pendant le court sermon qu'il prononça du haut de la chaire, il vit Madeleine

Helm essuyer des larmes.

- J'ose enfin les imaginer loin des tourments, dans l'amour de Dieu, le seul qui soit sans faiblesse et sans fin.

En quittant l'église, Madeleine passa devant l'école des Garçons. Elle leva les yeux vers le premier étage. C'était là, avant la guerre, que les Samaritains de Habstatt, trente hommes et cinq femmes, tous bénévoles pour secourir les personnes accidentées au village ou à l'usine, se réunissaient une fois par mois. Un soir, Arthur dut s'entraîner à lui placer une gouttière au genou. Sans l'intervention du docteur Engelmann il n'y serait pas parvenu. Ce dernier, par contre, amateur de belles femmes, n'hésita pas un instant à relever la jupe, à soulever la jambe pour faciliter la tâche d'Arthur qui devait immobiliser le genou par un bandage.

Arrivée chez elle, dans la Cité Haegely, Madeleine fut bousculée par la horde d'enfants qui jouaient. Elle grimpa quatre marches et s'immobilisa sous l'auvent pour regarder les Vosges ensevelies sous la neige. Elle cherchait le Rossberg. Le souvenir de la Bergkilbe faisait fondre la neige quelque part dans sa mémoire. Elle avait souffert dans sa longue robe blanche. Pour atteindre le lieu de la fête, il fallait marcher une heure. Elle ne pouvait faire que de petits pas. Mais son handicap devint un avantage. Arthur était resté avec elle. L'écart entre eux et les autres s'était creusé. Bientôt elle fut seule en compagnie d'Arthur et des digitales mauves qui se dressaient le long du sentier. Quand elle s'assit sur un rocher pour souffler, Arthur croqua une gentiane jaune : la tige robuste, les feuilles larges, la sommité fleurie. Des bribes de valse jouées par une fanfare parvinrent jusqu'à eux. Devant la ferme du Rossberg, on avait construit une piste de danse en planches. L'abreuvoir débordait d'eau pure et fraîche. Chaque fois que l'orchestre entamait une polka, Arthur l'invitait à danser. Elle ne portait pas de chapeau, les longues et lourdes mèches tournoyaient sur la tête et s'enroulaient en un chignon souple, presque négligé. La robe serrée dessinait les hanches opulentes. Elle se laissait guider par Arthur qui la tenait par la taille. Le soir, dans le train qui les ramenait à Bierbach, Arthur avait pris discrètement la main de Madeleine dans la sienne, derrière le sac à dos, pour éviter d'être vu. En quittant la gare de Bierbach, ils avaient marché jusqu'à Habstatt. Des près environnant montait le chant entêtant des grenouilles.

Madeleine était rentrée dans sa maison. Du premier étage, elle regardait encore les montagnes enneigées. A travers la fenêtre, elle voyait le Rossberg où elle avait dansé un été avec Arthur. « Drôle de vie », pensa-t-elle en se regardant pleurer dans la glace murale. Elle

sortit du tiroir une lettre.

### ***Vilna, Noël 1917***

*Ma chère Madeleine,*

*...Ecllosion d'étranges fleurs sur les branches des arbres : fleurs de glace ! Trente degré sous zéro : marche forcée dans la forêt, grésil de cristaux. Je me suis évanoui... De l'infirmierie de la caserne des Cosaques, je vois les coupoles dorées de la Cathédrale Romanov, des bandes d'enfants glissent sur les eaux gelées de la Vilia... Je vois aussi la grande gentiane jaune, la pénombre des sous-bois à champignons rouges mouchetés de blanc comme dans les contes. Les lichens cuivrés enlaçaient les fûts des chênes. La brise du soir inclinait les fumées vers la plaine déjà embrumée. Je respire encore ton parfum de gentiane et de chaume, tes inoubliables saveurs. Aujourd'hui, je te cherche comme la racine qu'on déterre pour en extraire l'eau-de-vie...*

Sous sa blouse blanche Grittla portait un gros pull-over en laine car l'épicerie était à peine chauffée. Lorsqu'elle ouvrit le robinet du grand bidon d'huile, rien ne s'écoula. Elle alluma alors le réchaud à alcool. Tandis que la flamme bleue léchait le métal, elle maintenait le bec du robinet dans le goulot de la bouteille. Goutte à goutte, l'huile apparut et ruissela le long du verre. Catherine Weiss attendait. Elle ajusta ses grosses lunettes pour jeter un coup d'œil sur la revue posée sur le comptoir à côté de la balance :

#### **« *Qui comprend mon charabia* »**

- Toi aussi tu lis ce torchon?

Grittla récita:

...ja, zum Dokterlies  
...ja, zu da Büewalies  
...ja, zu da Maïdlalies...

- Et comment te l'a-t-il prise la température ?

- On dirait que t'as jamais eu huit ans ! Un jour, je suis venue avec un turban qui enfermait mes cheveux traités au vinaigre. J'avais réellement des poux. Et sous l'if, nous mangions des baies sucrées et gluantes, toutes rouges !

- Leo pense qu'Arthur l'a donné, lors de la grève !
- Ton Leo, c'est un rouge ! Depuis que tu l'as épousé...
- Et ton Arthur pue l'eau de Cologne du patron !
- Le curé dit que c'est le diable qui nous envoie les rouges !
- Et le patron ? Qui vous l'a envoyé? Dieu ?
- Et toi ? Dis-moi, pourquoi tu habites la cité Haegely ?

Catherine Weiss laissa la bouteille qui était remplie et quitta l'épicerie en injuriant Grittla qui répliqua :

- Et ton fils François ! Dis-moi à qui il ressemble ?

Lorsque Grittla fut à nouveau seule, elle découpa un cervelas en deux et en mangea la moitié avec un morceau de pain. Elle fit sauter le bouchon en céramique et, avant que la mousse déborde, elle avait porté le goulot à ses lèvres pour boire la bière de Bierbach. La bouche pleine, elle relisait la poésie du « Baiser sur la Bouche ».

*« C'est pour moi qu'il l'avait écrite. Mais le journal n'a pas recopié la fin »*

Cet été-là, Arthur et Grittla avaient ramassé les pommes de terre. Chaque soir, une voiture tirée par deux chevaux les ramenait des champs jusqu'à la ferme Haegely. De là, ils rentraient à pied. Une fois, Arthur avait entraîné Grittla au fenil :

D'Schira esch voll Harzla(\*)  
 D'Harzla voll Liacht  
 Ech ben bis henter d'Ohra  
 Ens Grittla verliabt  
 D'Sunna geht unter  
 D'Harzla wara fierig rot  
 S'gscheht a Wunder  
 S'Grittla esch so flott  
 En mech verliabt

La grange est pleine de cœurs (\*)  
 Les cœurs pleins de lumière  
 Je suis fou d'amour  
 Pour Grittla  
 Le soleil se couche  
 Les cœurs sont de braise  
 C'est un miracle  
 Grittla est follement  
 Amoureuse de moi

*(\*) l'aération de la grange se faisait par des cœurs découpés dans les lattes en bois*

Vers onze heures des clientes arrivèrent de l'office. Grittla dut écouter d'autres ragots. Ernestine raconta avec force détails la chute de la bicyclette et, comment sa mère avait voulu enduire les testicules d'Arthur avec de la graisse d'oie. Grittla les fit taire. Pourtant, en son for intérieur, elle en voulait encore à Arthur d'avoir épousé Marie, la fille unique d'un contremaître.

Les fidèles avaient quitté l'église. Le sacristain mouchait les

cierges de l'autel. Au milieu de quelques vieilles, restées pour réciter un rosaire en ce premier vendredi du mois, émergeait la coiffe blanche de sœur Boromé qui avait été l'amie d'enfance de Marie et la marraine d'Elise. Elle priait pour la famille Ast. Elle ne débitait pas d'Ave. Elle parlait avec Dieu. Elle évoquait le souvenir d'Elise qui avait été son élève au pensionnat Sainte Jeanne d'Arc de Bierbach. Marie l'accompagnait le plus souvent. Quelquefois Arthur venait l'attendre. La fille de Monsieur Riedweg, ingénieur à l'usine Haegely, s'y plaisait. La femme du caissier, Madame Kempf, louait aussi le pensionnat. Jamais, Marie n'aurait consenti à mettre sa fille à l'école communale où les enfants attrapent des poux. Sœur Boromé feuilleta son Missel et retrouva l'aquarelle qu'Elise lui avait offerte pour son anniversaire: un bouquet de marguerites daté de 1907. Elise accompagnait à cette époque son père dans les près ou dans la forêt. Elle portait la boîte avec les couleurs et les godets, lui le chevalet. « *Le lundi, elle me montrait ce qu'elle avait peint et me disait en riant que son père dessinait tout : des pensées sauvages, jaunes et bleues, qu'il appelait petites bouilles de mémés, des pétales de coquelicots qu'il nommait épluchures du soleil...* »

Sœur Boromé demanda à Dieu pourquoi Marie avait refusé de participer à leur bonheur: quelque chose avait assombri sa vie. « *N'aurait-elle pas pardonné à Arthur de l'avoir séduite avant le mariage? Aurait-elle été contrainte de l'épouser pour donner un père à l'enfant ?* » Marie ne s'en est jamais expliquée à personne. Même pas à Arthur qui avait dû renoncer à sonder son âme car chaque nouvelle question accentuait chez elle cette douleur que le docteur Engelmann appelait « mélancolie ». Cette maladie éloignait Marie de son époux et rapprochait le père de sa fille. Marie souffrait-elle de ce lien?

Lorsqu'Elise fut plus âgée, elle prit l'habitude d'accompagner son père en randonnée dans les Vosges. Marie ne se joignit jamais à eux. Pourquoi s'était-elle exclue ? Pourquoi avait-elle refusé de partager ces instants de bonheur ? « *Mon Dieu, Vous étiez son unique recours! Aujourd'hui, ils sont tous deux auprès de Vous! Que l'assassin de ma filleule soit puni par Votre justice car personne ne lui échappe !* »

Martin Heitz et le président de l'association pour l'élevage des lapins buvaient l'apéritif chez le cafetier Seppi Schnebelen. Martin était fier d'avoir été le saigneur des lapins d'Arthur Ast, qui était pour sa part, incapable de tuer une bête. Il tenait néanmoins à être

présent au moment où l'animal était égorgé. Martin s'en étonnait: ce qui est insupportable aux personnes sensibles, n'est-ce pas précisément la vue du sang jaillissant? Arthur lui avait raconté que le premier choc de son enfance avait été « un choc rouge »: il était tombé sur le nez et avait longuement saigné. Ce jour-là, le rouge avait fait irruption dans sa vie. Tout petit, il aimait regarder courir dans le jardin le coq que son père venait d'étêter. Et, tandis que la bête décrivait des cercles fous avec des tentatives d'envol, il guettait les jets rouges du cou et admirait, par terre, à côté du billot, la crête rouge, encore dressée, crénelée et fière.

- Arthur ne voulait que des lapins albinos ! Le ruissellement du sang sur le pelage blanc le fascinait.

- Un artiste, ça a toujours un petit grain ! Regarde l'organiste, il siffle tout le temps et sa femme attend le huitième gosse. Martin aurait aimé parler encore d'Arthur, mais le président s'en alla :

- Martin, amène ton premier prix, j'ai une lapine en chaleur !

Le président termina sa phrase par une plaisanterie que Martin laissa sans réponse.

Arthur lui disait quelquefois :

- Quand tu fixes le rouge, il devient noir.

En effet, le soleil l'aveuglait. Il ne parvenait plus à se débarrasser de la tache noire qui trônait derrière son front. La nuit, au moment de s'endormir, elle était encore là. Il avait le soleil dans la tête. Et une autre fois :

- Martin, tu sens le rouge?

Martin riait car une couleur, à moins d'être colorant, du vin, n'a pas d'odeur.

Le soleil rouge pénétrait dans le ballon lisse et noir.

- Tu ne sens pas la corne brûlée ?

Au contact de l'astre, la montagne s'ouvrait, grillait, fumait, puait comme le sabot qui reçoit le fer rouge retiré de la forge.

- Tu sens le rouge ? Dis-moi ce que tu sens ?

- Une odeur de corne brûlée!

- Martin, tu regarderas après mon départ, lorsque le soleil sera derrière la montagne, lorsqu'il aura entièrement disparu, tu fixeras l'endroit et tu me diras ce que tu auras découvert ! Moi, je le sais !

Le soleil avait disparu. Martin continuait à le voir. Il rayonnait rouge à travers le noir.

Monsieur Koch, ingénieur à l'usine Haegely venait de présenter à la Société Industrielle de Mulhouse son nouveau système de ventilation des ateliers. Le docteur Helmling demanda alors la parole.

Il voulait dire son indignation quant à certaines affirmations publiées dans le Journal d'Arthur Ast.

- Le dessin de mode, c'est de « l'art châtré » ! Voilà, ce que j'ai lu dans le Bulletin de l'Amicale des Dessinateurs. De telles formules méritent d'être censurées.

Dans l'assemblée, un homme se leva.

- Par honnêteté envers Monsieur Arthur Ast, j'ai exigé qu'on publie le texte intégral.

Au lieu de répondre à Henri Haegely, le docteur Helmling s'en prit aussitôt à ceux qui « ont la prétention d'être de vrais artistes ». Sans le nommer, il faisait allusion à Alexandre Steinlen qui dessinait des ivrognes, des chiens qui lèvent la patte, des prostituées :

- Paris lui réussit ! Il fréquente des anarchistes, il exalte la mémoire des Communards, il croque les grévistes. Je suis outré d'entendre des gens de cette espèce affirmer que le dessin de mode, c'est de l'art châtré !

Dans la salle plusieurs personnes applaudirent.

- Arthur Ast nous est revenu car il avait su faire la part des choses : quelques coups de crayon pour dessiner des gosses qui fouillent les poubelles, des chanteurs mendiant au coin d'une rue, ne changeront rien au destin de ces malheureux. Arthur Ast le dit lui-même, ces silhouettes titubantes lui font peur. Avec notre soi-disant « art châtré », nous avons créé des hôpitaux, des cités ouvrières, le tramway, le chemin de fer, les assurances etc... C'est là notre « œuvre » ! Elle n'a rien à envier aux coups de crayon de ces dessinateurs ratés qui se dénomment artistes et qui, pour se donner bonne conscience nous prennent pour cible, nous les industriels !

Monsieur Steinlen, le frère d'Alexandre, se leva pour préciser qu'il ne fallait pas confondre « production industrielle » et « œuvre d'art ». Ni Arthur Ast et Alexandre Steinlen.

- Il faut aider les pauvres à faire du bruit, voilà la devise d'Alexandre. Dans « Bagnes d'enfants », il rompt le silence des gamins oubliés.

Henri Haegely avait suivi le débat avec attention. Il demanda à reprendre la parole et calma l'atmosphère devenue houleuse :

- Savez-vous qu'Arthur Ast cultivait plus de vingt espèces de roses dans son jardin ? Bien sûr, à ma connaissance, l'idée ne lui est jamais venue de croquer un teinturier retirant le tissu du bain. Et pourtant, je le considère comme un artiste.

Des applaudissements interrompirent le discours.

- L'art doit profiter à tout le monde ! L'art doit envahir la vie quotidienne et non pas se cacher dans les musées ! Voilà les phrases

que j'ai entendues dans sa bouche. J'avoue, pour ma part, que je n'ai jamais fait de don pour la création d'un musée ! En tout et pour tout, je n'ai chez moi que deux tableaux de je ne sais qui, ils représentent mes parents. Pour que ces portraits approximatifs voient le jour, ils ont dû poser des heures durant. Quant à moi, j'ai préféré me faire photographe par Monsieur Braun. Ce fut l'affaire de quelques instants et tout le monde me reconnaît !

De nouveaux applaudissements et des rires

- Par contre, j'ai mis tout en œuvre pour égayer le monde de mes tissus imprimés. Aujourd'hui, grâce aux nouvelles techniques, aux progrès chimiques, les femmes les plus modestes troquent leurs robes grises contre des jupes fleuries, la coquetterie chasse la mélancolie, partout la couleur envahit la vie.

Tous les samedis soirs, vers cinq heures, le cafetier Schnebelen déroulait le tapis vert sur la table ronde au fond de la salle et y posait deux jeux de cartes. Lorsque les quatre joueurs étaient installés, il servait à chacun un carafon de Sylvaner. Ce soir-là, la conversation était animée. C'était au tour de Schmerber Ernest de distribuer le jeu :

- Sa mère nous servait du sirop de bouillon blanc, nous préparait les grenouilles que nous ramenions de la forêt.

- Jamais il n'a fait grève, interrompit Tinguely Eugène.

- Il est de la même graine que son beau-père, Georges Fortoffer, qui ne s'est pas gêné pour nous dénoncer. Et son père ne valait pas mieux, un cocher toujours prêt à obéir à son patron !

- Le père d'Arthur, nous emmenait en fiacre à Mulhouse. Chacun de nous avait le droit de tenir les rênes.

- Et le baiser sur la bouche, vous vous l'êtes partagé ?

- J'embrassais Rita, lui Grittla !

- Maldonne ! s'écria Jean-Paul Kleiber, assez de discussion ou je pars !

- Toi, occupe-toi de tes lapines !

- D'où a-t-il sorti l'argent pour payer sa maison ? Il venait d'être embauché et n'était pas encore connu.

Attiré par la discussion animée, Baschi, le vacher de la ferme du Châtelet, s'était approché de leur table :

- Moi, je sais ! Payez-moi un coup à boire et je vous raconte tout, en détail !

- Si vous écoutez cet ivrogne, je m'en vais, interrompit Ernest Schmerber, un peu de respect pour le mort !

- Est-ce-qu'il les a respectés, lui, les grévistes ?

Voyant qu'il était parvenu à troubler le jeu, Baschi s'empressa de

poursuivre :

- Je la guettais, j'étais très leste ; je grimpais sur l'auvent de la ferme et j'étais aux premières loges. De là je voyais tout...

- Il affabule !

- Il va peut-être nous faire des révélations, insista Eugène Tinguely.

- Vous me décevez, demain on colportera ces ragots !

Baschi coupa la parole à Ernest Schmerber en s'écriant :

- Elle n'avait pas les nichons d'une tubarde ! Penchée comme je l'ai vue ! Et devinez sur qui ?

D'autres s'approchèrent de Baschi qui fort de son succès, attrapa un carafon sur la table et sans demander rien à personne le vida.

- La garce, elle ôtait les bottes du seigneur Haegely, affalé sur le lit. Il venait d'un repas de chasse. Ce soir-là, il n'a pas pu lui faire grand-chose, car sous mes yeux le seigneur Haegely a vomi au moins un gigot de chevreuil... Une autre fois, par contre..., j'ai la bouche sèche, à boire !

Tinguely lui tendit un carafon, impatient de connaître la suite.

- Une autre fois, que je chargeais le grand poêle en céramique qui est à cheval sur deux pièces. A travers une ouverture, j'ai vu ce qui se passait dans l'autre chambre. A boire ! ça chauffait ! Merde ! je me suis trompé, ce n'est pas le poêle qui était à cheval, mais le seigneur Haegely qui était à poil... à cheval à poil !

Seppi Schnebelen demanda à Baschi de quitter le café. La femme du cafetier, en tablier noir, les bras gras et nus, ramassa les carafons vides et guida Baschi vers la porte. En passant près des tables, il récupéra dans les cendriers des mégots, en ôta le papier et les chiqua. En se dirigeant vers la ferme, il mâchait, crachait, parlait tout seul.

- J'aurais pu la traire ! Ses fesses, j'aurais pu les étriller !

Les cailloux du chemin ne crissaient pas sous ses pieds. Le sol était gelé. Terre et pierres faisaient masse. La clarté métallique de la lune de février perçait la nuit. La lune provoquait Baschi. Il l'injurait.

- La traire ! répéta-t-il.

Ce soir, trente-six croupes chaudes attendaient Baschi dans l'étable.

Dans la boutique à côté de l'église était installé le tailleur Bernheim. Durant la guerre, comme personne ne commandait de costumes, il était devenu prêteur sur gages. Aujourd'hui, il exposait ses trésors de guerre en vitrine. René Eilig détestait Monsieur Bernheim : chaque Samedi Saint en brûlant le juif sur les marches de

l'église, il pensait à lui. Il entra pourtant dans sa boutique, provoqué par un ciboire exposé au milieu de la vitrine.

- Vous êtes mon premier client ! lui dit Monsieur Bernheim en continuant de mastiquer la tartine du petit-déjeuner.

Le curé attrapa le ciboire au milieu du bric-à-brac.

- Madame Kohler l'a déjà réservé pour son fils, au grand séminaire.

René Eilig examina le calice et demanda à qui il l'avait volé.

- La diffamation vous sied bien ! Pour couper court à votre malveillance, ôtez donc le couvercle du ciboire !

A l'intérieur, le curé trouva un papier signé, qui indiquait la provenance de l'objet : un aumônier militaire l'avait laissé en gage en 1916, en précisant que le ciboire deviendrait la propriété de Monsieur Bernheim, s'il ne l'avait pas récupéré dans un délai de deux ans après la fin de la guerre. Mal à l'aise dans ce bazar, le curé reposa le ciboire dans l'intention de partir. Mais sur l'étagère, il aperçut une série de gourmettes : sur chaque plaquette en or figurait le prénom d'Elise et quelquefois celui de François.

- Les poignets des bébés grossissent, dit Bernheim en découvrant l'intérêt que le curé portait à ces bracelets. Pour chaque gourmette j'ai une fiche de dépôt ou la facture d'achat.

Le curé lut Mariette Tschirn, Anna Mettmann, Cécile Tschora, Tinguely Rose, Fritsch Marie, Weiss Catherine...

- Pourquoi tant d'Elise ? demanda le curé pour voir si Monsieur Bernheim en savait d'avantage.

- Pour vous plaire, Monsieur le curé ! Vous ajoutez un « g » et vous avez le mot « église ». C'est Rose Tinguely qui me l'a dit...

Le curé Eilig jeûna toute la journée. Il voulait expier : « *Avoir gaspillé tant de sacrements en baptisant des enfants innocents, certes, mais illégitimes, en donnant l'absolution à ces femmes sans jamais exiger d'elles qu'elles avouent leur faute à leur époux... Malheur à celui par qui le scandale arrive!* » Il avait voulu éviter le scandale. En vérité, il avait été lâche: avec son silence il payait sa nouvelle église, il couvrait la débauche de Haegely. René Eilig rompit le jeûne à dix heures du soir en buvant une mirabelle, puis une autre. Il buvait pour oublier qu'il était curé. Mais plus il avalait d'eau-de-vie, plus il les entendait réciter leurs péchés entre deux larmes. Elles étaient prêtes à aller chez le docteur Engelmann, lui les menaçait d'excommunication. « *J'aurais pu sauver Elise ! Je suis responsable de sa mort !* » L'homme s'agenouilla sur le prie-Dieu de sa chambre et se cacha le visage dans les mains.

On frappa à la porte.

- Une explosion à l'usine, plusieurs morts ! L'extrême-onction !

Le curé n'eut pas le temps de réaliser, on l'emmena en voiture. Lorsqu'il en descendit, il fut d'abord ébloui par des projecteurs électriques. On le dirigea par le bras vers les cadavres : Mettmann, Tschora, Fritsch... Les ouvriers faisaient un cercle autour des morts. Tous avaient leur casquette à la main. Certains pleuraient. René Eilig rencontra soudain le regard d'Henri Haegely. A cet instant, il éprouva le besoin de briser le silence qui le muselait depuis des années et il s'adressa aux morts :

- Vos bleus de travail sont déchiquetés, noirs de graisse, mais je le sais, vos âmes sont belles ! Ce soir, vous serez avec Lui au Paradis !

Henri Haegely s'engagea sans tarder à moderniser les systèmes de sécurité dans les ateliers et à aider les veuves. Pour donner de l'importance à son action, il convoqua, les unes après les autres, les femmes des victimes dans son bureau. Tschora Cécile lui fit l'effet du déjà-vu. Tandis qu'il faisait l'éloge du mari mort au travail, il se souvint qu'il l'avait rencontrée jadis dans sa garçonnière.

- Votre époux est irremplaçable !

Elle ne disait rien, retenait ses larmes et tendait la main pour prendre le bon de trois mois de salaire. Marie Fritsch aussi, il l'avait connue. Il s'en étonnait. Comment avait-il pu s'intéresser à ces femmes ? Il ressentait une sorte de mépris pour lui-même. Pour quelles raisons s'était-il ainsi rabaissé ?

Lors de l'enterrement, presque toute l'usine était présente. Henri Haegely laissa parler les syndicalistes. Le curé n'ajouta rien aux prières. En serrant successivement les mains moites et froides des veuves, en croisant leurs yeux rouges de larmes Henry Haegely ressentit presque de la honte à avoir, autrefois, abusé d'elles. Ici, une jeune fille, là, un jeune homme, leur donnaient le bras. Son regard s'attarda sur eux.

Henri Haegely fit un détour par le caveau de ses ancêtres.

Samuel Haegely  
1776-1839

Fondateur de la Manufacture de toiles peintes à Habstatt-le-Château.

Catherine Haegely, née Stieg,  
1780-1841

« *Ce qui est périssable en nous  
deviendra impérissable* »

\*\*\*

Myriam Haegely, née Huguenin,  
1816-1869

Daniel Haegely  
1817-1871

« *Qu'ils se reposent de leur labeur,  
Car leurs oeuvres les suivent* »

\*\*\*

Henri Haegely 1850 -

Aucun Haegely ne lui succéderait à la tête de l'usine. Il était le dernier, l'aboutissement. Son grand-père, en venant à Mulhouse, n'avait été mu que par la seule ambition de la réussite. A la fin de sa vie, on le nommait l'Indienneur.

- Mais devant Dieu que sommes-nous ?

Un psaume lui vint alors à l'esprit : « *Car toute chair est comme l'herbe et toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs. L'herbe se dessèche et la fleur flétrit* ». Henri Haegely venait de trouver son épitaphe.